

propre, et pourvue de tout le matériel nécessaire à l'exercice du culte. Elle possède surtout un chœur qui pourrait rendre jaloux la plupart de ceux de nos églises de campagne, et même des villes, sauf le nombre des exécutants.

Bâtie presque totalement à crédit, l'église se trouvait gré-
vée d'une dette considérable, si bien qu'à un certain moment on craignit de ne pouvoir faire face aux exigences. Mais grâce au zèle et à l'activité du Rév. M. Tétreau, qui a obtenu de l'ordinaire l'autorisation de recevoir à son église les catholiques de langue anglaise qui jugeraient à propos de s'y rendre, on a pu vaincre les difficultés, et sa permanence est aujourd'hui assurée.

L'établissement de nos compatriotes à New-York, comme nous l'avons dit plus haut, se trouvait plus difficile qu'en bien d'autres endroits, car comme il n'y avait guère que le commerce qui pouvait leur convenir, il fallait une certaine instruction et des aptitudes particulières. Cependant plusieurs ont réussi à se créer une honnête aisance.

Le milieu dans lequel on vit déteint toujours plus ou moins sur ses habitants, et sans que nous nous apercevions, nous nous en trouvons souvent plus ou moins pénétrés. Heureux si nos compatriotes, se libérant de nos défauts, épousaient les qualités que nous remarquons chez nos voisins. Nous avons trouvé quelques indices de mouvement en ce sens à New-York.

Ainsi, on sait que l'amour de l'étude fait généralement défaut chez nous, et nous n'avons pas été peu réjoui de rencontrer là des Canadiens obsédés de l'amour de l'étude, et dont les connaissances acquises étaient déjà vraiment étonnantes.

On nous pardonnera de citer ici quelques noms.

C'est d'abord un jeune M. Campbell, de Montréal, employé dans une maison de commerce. Pour lui l'étude est une passion, *labor ipsa voluptas* semble-t-il dire avec le poète latin. Revenu de son magasin à 6 h., sa plus grande jouissance est de se livrer à ses livres jusqu'à 11 h. et minuit; et ce qui est encore